



LES PETITES CONTRARIÉTÉS LITTÉRAIRES

(Pour le SAMEDI)

Personnages : MADAME ET MONSIEUR.

Le repas est fini.

Madame.—Tu n'as absolument rien fait ce mois-ci, et je ne vois que trop que notre boucher en profite.

Monsieur, (poète en fonction).—Le boucher ? Le boucher ?

Madame.—Oui, le boucher. Ne sais-tu donc pas que le facteur est son frère ? Eh bien ! quand tu es quelques jours sans recevoir ton journal, il nous sert immédiatement de la *ronde* pour du *tenderloin*, sachant bien que je n'oserai pas me plaindre, de peur qu'il ne m'envoie mon compte. Et voilà plus d'un mois qu'il nous sert de la sorte.

Monsieur, (dégouté).—Pshaw !

Madame, (faisant semblant de ne pas entendre).—Cela semble aussi blesser les susceptibilités de notre laitier.

Monsieur.—Qu'est-ce que les susceptibilités d'un laitier ont à faire avec la poésie ?

Madame.—Beaucoup, je te l'assure. Nous lui devons cinquante sept pintes, moins une qui était tournée, quoiqu'il prétende le contraire ; mais je dis qu'elle l'était, à preuve que le chat n'en voulait pas.

Monsieur, (avec impatience).—Oh ! de grâce, mis donc !

Madame.—Cela fait de la peine au laitier de te voir à rien faire, quand tu devrais composer au moins une vingtaine de vers par jour, pour aider à régler son compte. Tous les matins, il me demande si tu as fait un sonnet, ou le moindre petit morceau de poésie, et lorsque je me vois forcée de lui avouer la vérité, les larmes lui viennent aux yeux.

Monsieur.—Quelle bêtise !

Madame.—Notre épiciers reçoit malheureusement ton journal. Chaque fois qu'il paraît sans un morceau de ta composition, il envoie immédiatement son commis collecter le compte du mois, et il ne lui permet même pas de nous laisser la cruche à melasse. Cela est arrivé deux ou trois fois.

Monsieur, (se levant avec colère).—Madame !

Madame, (sans se déconcerter).—Tu as grand tort de t'en être fait un ennemi en lui refusant

le pauvre petit acrostiche qu'il te demandait... acrostiche, si je me rappelle bien, pour annoncer une nouvelle recette de cornichons en conserve. (*Monsieur, visiblement enragé*). Depuis ce jour, le beurre se ressent de sa mauvaise humeur.

Monsieur, (au dernier degré d'irritation).—Ouf !

Madame.—Et te voilà, n'essayant pas même de travailler.

Monsieur, (piteusement).—Mais je ne le peux pas. Tu ne m'en donnes pas le temps.

Madame, (surprise).—Le temps ? mais je n'interviens jamais, à moins qu'il n'y ait quelque chose d'absolument important à faire. Lundi, par exemple, il a bien fallu poser le tapis de la salle à diner. Mardi, il a fallu laver les chassiss, et mercredi, notre cochon s'est échappé.

Monsieur, (d'un air de triomphe).—Et c'est aujourd'hui jeudi ; comment donc pouvais-je trouver le temps de travailler ?

Madame, (parfaitement calme).—Qu'est-ce qui t'empêchait, mercredi, de penser à quelque bon sonnet ou rondeau, pendant que tu courais après le cochon ? Assurément, tu as été absent assez longtemps pour cela.

Monsieur, (au désespoir).—Oh ! misère des misères ! la vie m'est à charge ! (*Se frappant le front*). Jupiter ! une idée, je la composerai en vers Alexandrins. Où est mon dictionnaire des rimes... vite, ou je perds l'inspiration. (*Il court partout, ramasse tout ce qui lui tombe sous la main et se jette sur une chaise*).

Madame, (nullement troublée).—Ah ! tu as commencé ? c'est très bien cela ; seulement tu as posé ton dictionnaire sur les confitures. Maintenant, écoute-moi bien, et tâche de te rappeler que nous manquons de savon mou. Il faut, en conséquence, que tu arrêtes le savonnier, lorsqu'il passera.

Monsieur, (piochant dur).—Un, deux, trois, quatre, cinq, six vers ; maintenant pour le septième. Et la rime qui ne vient pas !! Où donc est mon dictionnaire ?

Madame, (du dehors).—As-tu vu le savonnier ? Je crains qu'il ne vienne pas ce matin.

Monsieur, (fiévreux).—Oh ! fiche-moi donc la paix ! Elle vient de me faire oublier la rime.

Madame, (du dehors).—Je veux que tu descendes en ville bien vite, et il faut que tu prennes de suite la commande : Deux livres de poisson et dans la bonne partie.

Monsieur, (furieux).—Madame, si tu ne te tais pas, je... alors, mon septième vers sera... mais la rime me paraît un peu hasardée.

Madame, (du dehors).—Une pinte de pois. Entends-tu ?

Monsieur, (pétinant de colère).—Si j'entends ? Que ne suis-je né sourd et toi muette ! (*Se remettant au travail*). Après tout, ce vert est assez passable, et je l'adopte. Passons au suivant.

Madame, (du dehors).—Et si tu rencontres le docteur, tu lui demanderas si l'éruption sur le bras du bébé est dangereuse, et si je ne ferais pas mieux de lui mettre un cataplasme de graine de lin ?

Monsieur.—Oui, oui, oui. Oh ! pour l'amour, reste donc tranquille. (*Réfléchissant*). Ce vers a un pied de trop ; il faut que je trouve un mot avec une syllabe de moins ; mais comment le trouver ? Recourons encore une fois au dictionnaire et voyons les syno...

(*En ce moment, madame se précipite, comme une avalanche dans la maison en criant de toutes ses forces*).—Dieu du ciel ! le voilà qui passe, le savonnier ? Arrive donc, nigaud, et aide-moi à crier. C'est le savonnier !... Hé ! é-é-é !... Hello ! o-o-o !... Inutile, inutile ! Il part, il est parti !

Monsieur, (au comble du désespoir).—Mon inspiration aussi, madame ! Oui, partie, partie pour toujours !

Madame, (reprenant ses sens).—J'en suis bien fâchée, et le laitier le sera encore davantage ; mais puisque ton inspiration est partie...

Monsieur.—Eh bien !

Madame, (avec son bon sens habituel).—Tu feras mieux de partir aussi, et d'aller me chercher deux livres de poisson dans la bonne partie !

DANS LE TRAMWAY

(Pour le SAMEDI.)

L'autre jour, une dame, en toilette des plus ébouriffantes, hèle un char de la rue St-Denis, et y monte avec deux amies. Elle s'assied sur le seul siège vide et s'adressant de son ton le plus calin à son voisin de gauche, elle le prie d'être assez bon pour lui obtenir du *conducteur* la monnaie de vingt-cinq centins.

Le monsieur se tire avec mille difficultés de l'étroit espace où l'avait confiné le nouvel arrivage et va, avec la meilleure grâce du monde, s'acquiescer du gracieux message.

A peine a-t-il laissé son siège que les deux amies s'en emparent et forcent les voisins de se serrer comme des sardines.

Le monsieur revient bientôt avec la monnaie qu'il présente à la dame en lui demandant combien de cinq centins elle désire mettre dans la boîte.

—Mais, pas un, lui répond poliment la dame ; c'est pour mes bonnes œuvres.

Tous les voisins s'aperçoivent du truc monté pour escamoter le siège du *gentleman* ; les uns sourient, d'autres font la grimace, selon qu'ils considèrent que la dame a voulu plaisanter ou monter une affaire.

—Le Monsieur ne semble pas se rendre compte d'abord de l'hilarité générale et s'accroche aux courroies comme si tout s'était passé de la manière la plus convenable.

Quelques minutes après, cependant, on le voit plonger ses mains dans les poches de son habit ; il les examine l'une après l'autre et paraît être dans la consternation. Enfin il semble prendre un parti décisif et se tournant du côté de la dame :

—Madame, excusez-moi, mais je crois que vous êtes assise sur quelque chose qui m'appartient.

—Est-ce possible ? et elle se lève comme poussée par un ressort, soupçonnant qu'elle ombrageait sa pipe ou sa blague à tabac.

A peine a-t-elle laissé son siège que le monsieur s'en empare en lui faisant remarquer de la manière la plus aimable :

—Oui, Madame, vous étiez assise sur le siège qui m'appartenait.

Pendant que les voyageurs se permettaient de rire à gorge déployée, madame, dont le visage était cramoisi, tirait les cordons à tout briser, pour descendre au premier endroit venu.

Le reste du voyage s'est accompli au milieu de l'hilarité générale.